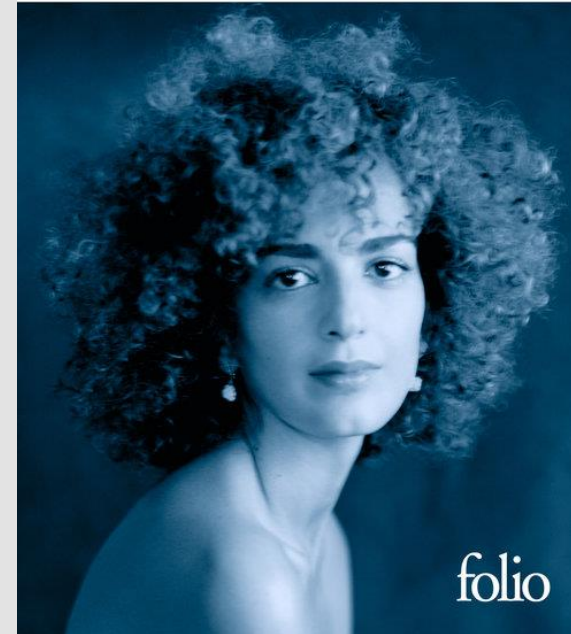


*Le parfum des fleurs la nuit,* Leïla Slimani

**Leïla Slimani**

Le parfum  
des fleurs la nuit



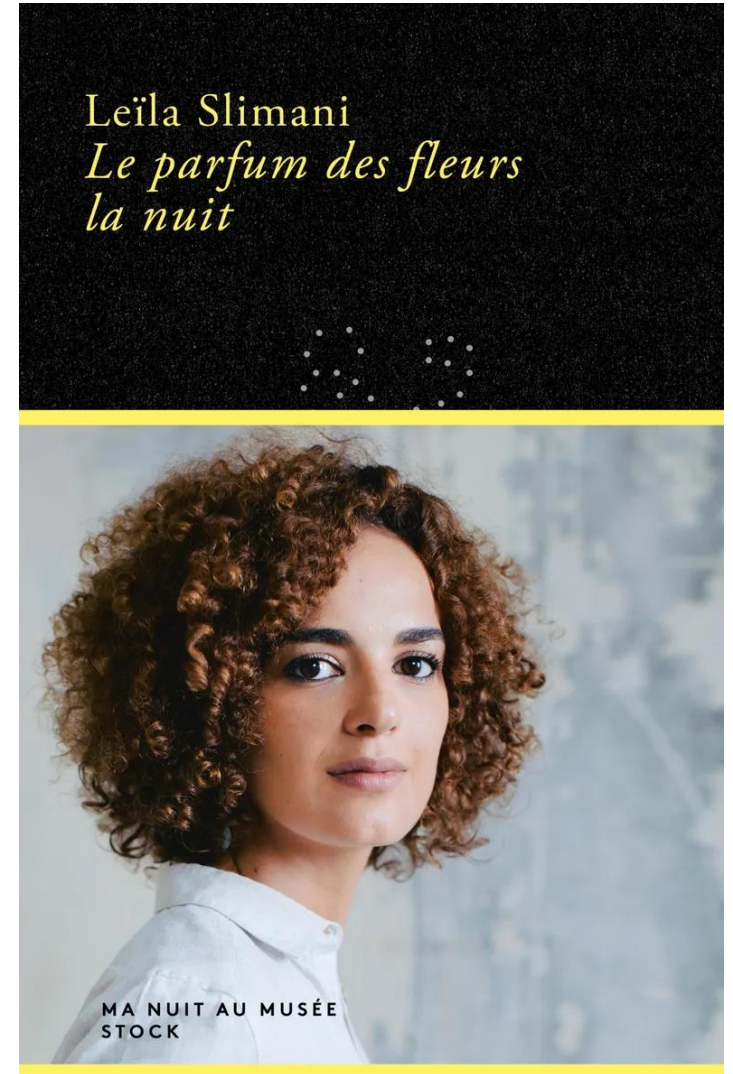
## Repères biographiques

Leïla Slimani, née en 1981 à Rabat au Maroc, est une journaliste et écrivaine franco-marocaine. Elle a reçu le prix Goncourt en 2016 pour son deuxième roman, *Une Chanson douce*.

Sa langue d'écriture est le français.

Elle écrit des romans et des essais.

*Le parfum des fleurs la nuit* est paru en 2021, chez Stock dans la collection « Ma nuit au musée ».



# Résumé de l'œuvre

*Le parfum des fleurs la nuit* est un  **récit autobiographique**  qui retrace deux moments de la vie de Leïla Slimani : une journée à Paris et une nuit dans un musée de Venise.

Ce récit commence à  **Paris, en décembre 2018** . Leïla Slimani évoque la difficulté du métier d'écrivain et la rencontre prévue ce jour-là avec son editrice, Alina, qui lui propose de passer une nuit blanche dans un musée. Proposition qu'elle acceptera par le simple fait de vouloir s'enfermer car « toute audace véritable vient de l'intérieur ».

La deuxième partie du récit raconte sa nuit à  **la Pointe de la Douane, à Venise, en avril 2019** . Le contact des œuvres contemporaines vont lui offrir l'occasion de nombreuses digressions. Elle nous parle d'elle, de sa famille, de l'enfermement, du mouvement, du voyage, de l'identité.



Le Canal de la Giudecca, la Punta della Dogana, la basilique Santa Maria della Salute et le Canal Grande à Venise (Italie).  
Jean-Pol GRANDMONT

## Liens avec le programme

Cette œuvre construite en deux temps (le premier à Paris, le second à Venise) permet d'aborder la problématique suivante, proposée dans le programme limitatif : « comment passer du temps des obligations au temps pour soi ? Comment « prendre » du temps, ce qui signifierait, au lieu de le subir, de se l'approprier ? »

Le premier temps à Paris est un temps contraint, subi, celui de l'auteur qui cherche à trouver le temps d'écrire face aux multiples sollicitations de la vie, dont celle de l'éditrice avec laquelle elle a rendez-vous. « Dans le métro qui m'amène vers elle, je me maudis. « Tu n'arriveras à rien tant que tu ne sauras pas te concentrer entièrement sur ton travail » » (page 21).

Pourtant elle acceptera cette proposition de passer une nuit enfermée dans un musée car elle a l'envie de se retrouver avec elle-même. « Pas un seul instant je n'ai pensé que je pourrais avoir quelque chose à écrire sur l'art contemporain. Je n'y connais pas grand-chose. Je m'y intéresse peu. Non, ce qui m'a plu dans la proposition d'Alina, ce qui m'a poussé à l'accepter, c'est l'idée d'être enfermée. Que personne ne puisse m'atteindre et que le dehors me soit inaccessible. » (p. 22-23)

Et cette nuit sera l'occasion pour l'écrivaine, comme pour le lecteur, de découvrir des œuvres d'art qui entrent en résonance avec la vie de Leïla Slimani et des auteurs qui l'inspirent. C'est un parcours à travers les époques, différents temps qui se répondent et qui permettent à l'écrivaine de prendre le sien, de revenir sur des moments importants, des réflexions intimes.

# Les entrées dans l'œuvre

## 1- La construction du récit lui-même

- Le temps subi, à Paris : une vingtaine de pages, autour d'une réflexion, celle de l'écrivaine qui ne parvient pas à trouver le temps d'écrire, qui cherche désespérément l'inspiration, enfermée dans son bureau.
- Le temps choisi, à Venise : une centaine de pages à travers lesquelles on suit Leïla Slimani découvrant les œuvres du musée de la Pointe de la Douane et se remémorant son passé, prenant le temps d'une introspection provoquée par cette visite nocturne.

Ces deux temps ont une durée quasiment identique (une douzaine d'heures- le livre est émaillé d'indications spatio-temporelles). Pourtant, le temps choisi, le temps de la découverte et de la réminiscence semble bien plus long que celui du temps contraint.

## Extrait du livre

- A Paris: le temps contraint.

Le métier d'écrivain, le douloureux apprentissage du renoncement ?

La première règle quand on veut écrire un roman, c'est de dire non. Non, je ne viendrai pas boire un verre. Non, je ne peux pas garder mon neveu malade. Non, je ne suis pas disponible pour déjeuner, pour une interview, une promenade, une séance de cinéma. Il faut dire non si souvent que les propositions finissent par se raréfier, que le téléphone ne sonne plus et qu'on en vient à regretter de ne recevoir par mail que des publicités. Dire non et passer pour misanthrope, arrogant, maladivement solitaire. Eriger autour de soi un mur de refus contre lequel toutes les sollicitations viendront se fracasser. C'est ce que m'avait dit mon éditeur quand j'ai commencé à écrire des romans. C'est ce que je lisais dans tous les essais sur la littérature, de Roth à Stevenson, en passant par Hemingway qui le résumait d'une manière simple et triviale : « Les plus grands ennemis d'un écrivain sont le téléphone et les visiteurs. » Il ajoutait que de toute façon, une fois la discipline acquise, une fois la littérature devenue le centre, le cœur, l'unique horizon d'une vie, la solitude s'imposait. « Les amis meurent ou ils disparaissent, lassés peut-être par nos refus ».

(p.13-14, dans l'édition Folio)

## Extrait du livre

- A Paris: le temps contraint.

Comment le renoncement à la vie et ses sollicitations permet-il à l'écrivaine d'atteindre une forme de liberté ?

L'écriture est discipline. Elle est renoncement au bonheur, aux joies du quotidien. On ne peut chercher à guérir ou à se consoler. On doit au contraire cultiver ses chagrins comme les laborantins cultivent des bactéries dans des bocaux de verre. Il faut rouvrir ses cicatrices, remuer les souvenirs, raviver les hontes et les vieux sanglots. Pour écrire, il faut se refuser aux autres, leur refuser votre présence, votre tendresse, décevoir vos amis et vos enfants. Je trouve dans cette discipline à la fois un motif de satisfaction voire de bonheur et la cause de ma mélancolie. Ma vie tout entière est dictée par des « je dois ». Je dois me taire. Je dois me concentrer. Je dois rester assise. Je dois résister à mes envies. Ecrire, c'est s'entraver, mais de ces entraves mêmes naît la possibilité d'une liberté immense, vertigineuse. Je me souviens du moment où j'en ai pris conscience. C'était en décembre 2013 et j'étais en train d'écrire mon premier roman, Dans le jardin de l'ogre. J'habitais à l'époque sur le boulevard Rochechouart. J'avais un petit garçon et je devais profiter des moments où il était à la garderie pour écrire. J'étais assise à la table de la salle à manger, face à mon ordinateur, et j'ai pensé : « A présent, tu peux dire absolument tout ce que tu veux. Toi, l'enfant polie qui a appris à se tenir, à se contenir, tu peux dire ta vérité. Tu n'es obligée de faire plaisir à personne. Tu n'as pas à craindre de peiner qui que ce soit. Ecris tout ce que tu voudras. » Dans cet immense espace de liberté, le masque social tombe. On peut être une autre, on n'est plus définie par un genre, une classe sociale, une religion ou une nationalité. Ecrire c'est découvrir la liberté de s'inventer soi-même et d'inventer le monde.

(p. 17-18)

## Extrait du livre

- Partir à Venise: le choix de prendre son temps.

En quoi « prendre du temps pour soi » est un choix à contre-courant de l'époque moderne ?

Ce que l'on ne dit pas nous appartient pour toujours. Ecrire, c'est jouer avec le silence, c'est dire, de manière détournée, des secrets indicibles dans la vie réelle. La littérature est un art de la rétention. On se retient comme dans les premiers moments de l'amour quand nous viennent à l'esprit des phrases banales, des déclarations enflammées que l'on se force à ne pas dire pour ne pas abîmer la beauté du moment. La littérature consiste en une érotique du silence. Ce qui compte, c'est ce qu'on ne dit pas. En vérité, c'est peut-être notre époque et pas seulement mon métier d'écrivain qui me pousse à désirer la solitude et le calme. Je me demande ce qu'aurait pensé Stefan Zweig de cette société obsédée par l'étalage de soi et la mise en scène de son existence. De cette époque, où toute prise de position vous expose à la violence et à la haine, où l'artiste se doit d'être en accord avec l'opinion publique. Où l'on écrit, sous le coup de la pulsion, cent quarante caractères. Dans *Le Monde d'hier*, il dresse un portrait d'admiration du poète Rainer Maria Rilke. Il se demande quelle place l'avenir réservera à des écrivains comme celui-là, qui ont fait de la littérature une vocation existentielle : « Notre époque n'est-elle pas précisément celle qui ne permet pas le silence même aux plus purs, aux plus isolés, ce silence de l'attente, de la maturation, de la méditation et du recueillement ? »

(p.30-31)



# Les entrées dans l'œuvre

**2-La contemplation d'œuvres d'art, un temps pour soi**  
(exposition *Luogo e Segni*- Lieu et signes- du musée de la Pointe de la Douane)

Problématique: **Comment cette déambulation au musée permet à l'autrice de prendre son temps, de revenir sur des moments importants de sa vie?**

- En classe entière: étude d'un extrait permettant de découvrir le musée.
- En groupe : travail sur les extraits proposés par l'enseignant.e (cf. diapo suivantes- extraits possibles)

Les élèves choisissent un des extraits.

Ils font des recherches sur l'œuvre et l'artiste et ils rédigent en groupe un avis motivé sur cette œuvre.

✓ Retour écrit attendu.

Les élèves travaillent ensuite sur l'extrait pour répondre à la problématique proposée.

✓ À l'oral: ils rendent compte aux autres élèves de leur travail sur l'extrait choisi.

- Mise en commun:

A partir des éléments vus en groupe, les élèves répondent collectivement à la problématique.

## Extrait du livre

- **Le musée de la pointe de la Douane (étudié en classe entière)**

La technique, un rempart au temps qui passe ?

Le gardien me fait faire une visite rapide du musée. Il ne parle pas français, je ne parle pas italien mais nous nous comprenons. A droite, il m'indique les toilettes et à gauche la cafétaria et la petite boutique qui contient de nombreux livres sur Venise et l'art contemporain. Il me tend un fascicule, sur lequel figure le plan.

Vue du ciel, la Douane de mer ressemble à un bateau-glace, avec sa proue pointue et ses imposants entrepôts, dessinés au XVIIe siècle par Giuseppe Benoni. On dirait que le bâtiment va se mettre à glisser sur l'eau, qu'il va se mouvoir, se faire bateau, caravelle, voilier aux mains d'un équipage en mal d'aventures. A l'intérieur, l'ancien et le neuf s'entremêlent. Tadao Andō, l'architecte japonais qui en a dirigé la réhabilitation, a fait le choix de préserver les matériaux originels de l'édifice. Les hauts murs ocre en trachyte – pierre typique des rues de Venise – sont couverts de salpêtre. La maçonnerie a été reprise selon la technique du « *scuci-cuci* » (coudre/ découdre) qui consiste à remplacer une brique endommagée par une brique de récupération. Ainsi, sur ces murs, se mêlent de manière absolument indistincte le passé et le présent, l'antique et le moderne, les cicatrices et la jeunesse. La toiture d'origine a elle aussi été restaurée et percée de lucarnes pour laisser entrer la lumière naturelle dans le musée. Au-dessus de moi, j'aperçois l'imposante charpente en bois.

L'ensemble, d'une superficie totale de cinq mille mètres carrés, donne une impression d'austérité, de vide. A l'intérieur de ce triangle isocèle de cent cinq mètres de côté, l'espace est divisé en neuf nefs de dix mètres de large. Les pièces les plus imposantes se trouvent au centre : une grande salle carrée, aux parois de béton, matière chère à l'architecte japonais. J'imagine sans peine l'époque où ce bâtiment servait de douane pour les marchandises arrivées par la mer. J'entends le bruit des cargaisons qu'on déverse, les cris des hommes qui travaillent à peser, contrôler, emballer. Je vois les bateaux, immenses caravelles, accoster ici, le ventre plein d'épices, de tissus précieux et de denrées exotiques. Le bâtiment est vivant, rongé par la nature, les briques sont recouvertes de sel. Par endroits, sur le mur, ont poussé des fleurs blanches. C'est comme si j'étais au cœur d'un organisme vivant. Que j'avais été avalée par une baleine.

(p.40-42)

## Voir l'œuvre de Félix Gonzales-Torres

UNTITLED (BLOOD), 1992

## Extrait du livre

- *Le Rideau*, Félix Gonzales-Torres

Quelle réflexion cette œuvre suscite chez Leïla Slimani?

« *Le Rideau* est une œuvre de Félix Gonzalez-Torres, mort du sida en 1996. Je prends un peu de champ et j'observe la grande salle à travers le chatoyement de rouge. Je vois se répandre le liquide chaud et la maladie s'inviter dans ma vie, sans que je ne puisse rien faire. Depuis toujours, je suis obsédée par le corps, que je porte comme un fardeau. Ce corps qui m'empêche, qui me rend vulnérable, ce corps dont j'ai le sentiment qu'il conspire en secret contre moi. Peut-être que mon sang est vicié lui aussi. Je l'ignore et pourtant, à l'intérieur de moi, se prépare sans doute un désastre contre lequel je ne peux rien. Je pense : mon corps aura ma peau et je ris toute seule dans la salle si vide que j'entends mon écho. C'est étrange mais le visage d'Adèle, l'héroïne de mon premier roman, me vient à l'esprit. Adèle qui aime qu'on la maltraite, qu'on pousse son corps à bout, qu'on lui inflige des coups pour sentir, enfin, quelque chose. Elle perçoit le monde à travers un rideau de sang mais personne ne le voit comme elle. Très jeune, j'ai perçu ce que Kundera appelle « la monotonie de la vie corporelle ». La tristesse de nos fonctions organiques, la laideur de la chair nue, l'impuissance à laquelle nous réduit la maladie, tout cela n'a cessé de m'obséder et occupe une place centrale dans mon travail. » (p.66-67).

## Voir l'œuvre de Roni Horn

WELL AND TRULY  
2009-2010

# Extrait du livre

- *Well and Truly*, Roni Horn

Quel parallèle existe –t-il entre l'artiste plasticien et le romancier?

« Roni Horn est une amie de Felix Gonzalez et le but de l'exposition est aussi de mettre en scène des amitiés artistiques. Ensemble, ils visitaient des musées, se promenaient pendant des après-midi entières. Dans le « cube », monumentale pièce en béton imaginée par Tadao Andō, sont exposés de grands blocs en verre, une œuvre de Roni Horn intitulée *Well and Truly*. Ces blocs ressemblent à d'énormes bonbons à la menthe, à des icebergs qu'une main humaine aurait modelés. A de l'eau vive qu'un mage aurait pétrifiée. Il fait nuit à présent. Et les cubes ne sont plus éclairés que par une lumière artificielle qui leur donne une aura irréelle. Selon que l'on se penche ou que l'on se tient debout, l'éclat de la surface polie prend des teintes mauves ou bleutées. Si je les touchais ils pourraient à nouveau devenir liquides, ma main s'y enfoncerait, une flaque se formerait sur le sol et je pourrais m'y baigner. Ils réalisent, de manière troublante, mélancolique, ce fantasme de s'emparer de l'insaisissable. De se faire illusionniste. L'eau, la neige, le vent ne tiennent pas au creux de la main. Aussi fort qu'on veuille les saisir, ils restent rétifs à notre volonté de les emprisonner. C'est assez semblable à l'expérience que fait tout écrivain quand il commence un roman. Au fur et à mesure qu'il avance, un monde se crée mais l'essentiel demeure inaccessible comme si en écrivant on renonçait en même temps, chaque fois, à ce que l'on voulait écrire. L'écriture est l'expérience d'un continuel échec, d'une frustration indépassable, d'une impossibilité.

(p.68-70)

## Voir l'œuvre de Hicham Berrada

PRÉSAGE

2018

## Extrait du livre

- *Présage*, Hicham Berrada

Que ressent Leïla Slimani devant l'œuvre d'Hicham Berrada?

« Au centre du musée, se dressent de grands monolithes noirs, éclairés de l'intérieur. A travers les vitres teintées de ces terrariums géants, on aperçoit les branches et les feuilles du galant de nuit appelé aussi « *mesk el arabi* ». Je marche entre ces terrariums comme dans une forêt de verre où la nature est tenue prisonnière. Je connais bien cet arbre. Au Maroc, c'est une plante familière, chantée par les poètes et tous les amoureux. Elle a pour particularité de dégager l'odeur la plus forte du règne végétal et, comme le datura, autre arbre qui enfant me fascinait, ses fleurs ne s'ouvrent que la nuit. Je songe que la nature a des tours étranges. Les fleurs n'apparaissent qu'une fois l'ombre venue, comme si l'arbre voulait préserver sa beauté, la garder secrète, ne pas l'exposer aux regards comme je rêve, moi aussi, de me tenir loin du monde. Son parfum est réservé aux heures nocturnes. Est-ce une façon de dialoguer avec les insectes de la nuit? Est-ce parce que c'est dans le noir que les parfums révèlent le mieux leur puissance, leur profondeur? Hicham Berrada, qui a conçu cette installation, a choisi d'inverser le cycle de la plante. Durant la journée, le terrarium reste opaque, le jasmin est plongé dans l'obscurité mais l'odeur embaume le musée. La nuit, au contraire, l'éclairage au sodium reproduit les conditions d'une journée d'été ensoleillée. Tout est inversé, sens dessus dessous, l'artiste là encore se fait demiurge, apprenti sorcier, illusionniste. Je pense à ce que Tchekhov dit des grands écrivains. Ce sont ceux qui font surgir la neige en plein été et qui décrivent si bien les flocons que vous vous sentez saisi par le froid et que vous frissonnez. »

(p.71-72)

## Voir l'œuvre de Berenice Abbott

MURRAY HILL HOTEL, 112 PARK AVENUE,  
MANHATTAN 1935

## Extrait du livre

- *Changing New York*, Berenice Abbott

Comment l'art permet-il de saisir/ d'arrêter le temps ?

Je m'assois sur mon lit de camp orange et j'observe la série de photographie qui me fait face : *Changing New York*. Elles sont signées Berenice Abbott, photographe américaine née en 1898 dans l'Ohio et devenue l'assistante de Man Ray. Dans les années 1920, elle vit à Paris où elle découvre le travail d'Eugène Atget dont elle achète les archives après sa mort. Ce dernier a passé des années à photographier les arrondissements de Paris avec l'ambition folle de constituer une documentation exhaustive sur cette capitale en pleine transformation. En 1929, Berenice Abbott retourne à New York. La ville qu'elle retrouve n'a plus rien à voir avec celle qu'elle a quittée. En quelques années, les immeubles du XIXe siècle ont été détruits pour laisser place au règne du verre et de l'acier. Peut-être a-t-elle alors ressenti ce que je ressens lorsque je rentre chez moi. Cette impression étrange que le monde le plus intime, le plus familier, a continué de vivre en mon absence et qu'il s'est transformé. C'est à la fois une source d'éblouissement et l'impression désagréable d'une trahison.

L'artiste adopte une démarche profondément paradoxale : photographier le changement, saisir la transformation, imprimer des lieux en passe d'être engloutis. Comme Atget, elle veut figer par l'image le processus de mutation. Ce qu'elle photographie, c'est à la fois un mode qui meurt et un autre qui advient, presque par concomitance, par superposition. Sur les clichés qui me font face, les immeubles gris pâle sont comme des palimpsestes. Ils portent dans leur chair de béton les témoignages du passé. Je m'en approche. Où se niche-t-il ? Comment mettre en lumière la mémoire contenue dans chaque objet, même le plus banal, le plus insignifiant ? Tous les artistes réunis ici semblent obsédés par cette quête. Retrouver, dans le monde qui les entoure, la trace des fantômes et prouver ainsi que rien ne meurt jamais tout à fait. Que le monde est tout entier traversé de cicatrices. Tous ont l'ambition folle d'empoigner le mouvant.

(p.85-86)

## Voir l'œuvre de Philippe Parreno

MARILYN

2012

Philippe Parreno

## Extrait du livre

*Marilyn*, Philippe Parreno

Comment l'artiste se fait-il démiurge, créateur d'un monde?

Philippe Parreno, l'artiste, est encore une fois démiurge. Comme Berrada inverse la nuit et le jour, comme Roni Horn fige le flux ondoyant de l'eau, il brave la logique de l'absence et de la présence, du décor et du réel, du cinéma et de la vie authentique. Il fait revenir les morts à la vie. N'est-ce pas ce que j'essaie de faire avec mon roman? Lorsque que j'en ai parlé à la romancière Claire Messud, elle m'a dit qu'un roman historique c'était comme « de la science-fiction du passé ». Ce que nous racontons n'a jamais existé et le passé dont il s'agit n'est rien d'autre qu'une invention qui a l'air vraie. Quand on écrit surviennent des moments quasi surnaturels où la fiction et le réel s'entremêlent, où des personnages prennent chair d'une manière qui nous réjouit et nous effraie. Comme si nous puisions dans les traces laissées par des morts pour donner la vie. J'ai lu quelque part une légende africaine qui dit que les morts continuent de vivre parmi nous tant que nous parlons d'eux. Senghor écrivait: « Les morts ne sont pas morts. » Ils ne disparaissent vraiment que le jour où s'éteint la dernière personne à les avoir connus. Tant que nous avons quelque chose à dire sur les fantômes, tant que des souvenirs nous traversent, même silencieux, même tapis tout au fond de la nuit noire de notre mémoire, les fantômes cohabitent avec les vivants. Hier, j'ai entendu à la radio qu'une des pires condamnations, à Rome, était la *damnatio memoriae* dont le Sénat affligeait des personnalités politiques qui avait failli. On détruisait alors leurs statues, on rayait leur nom des registres, on effaçait jusqu'au moindre souvenir de leur existence.

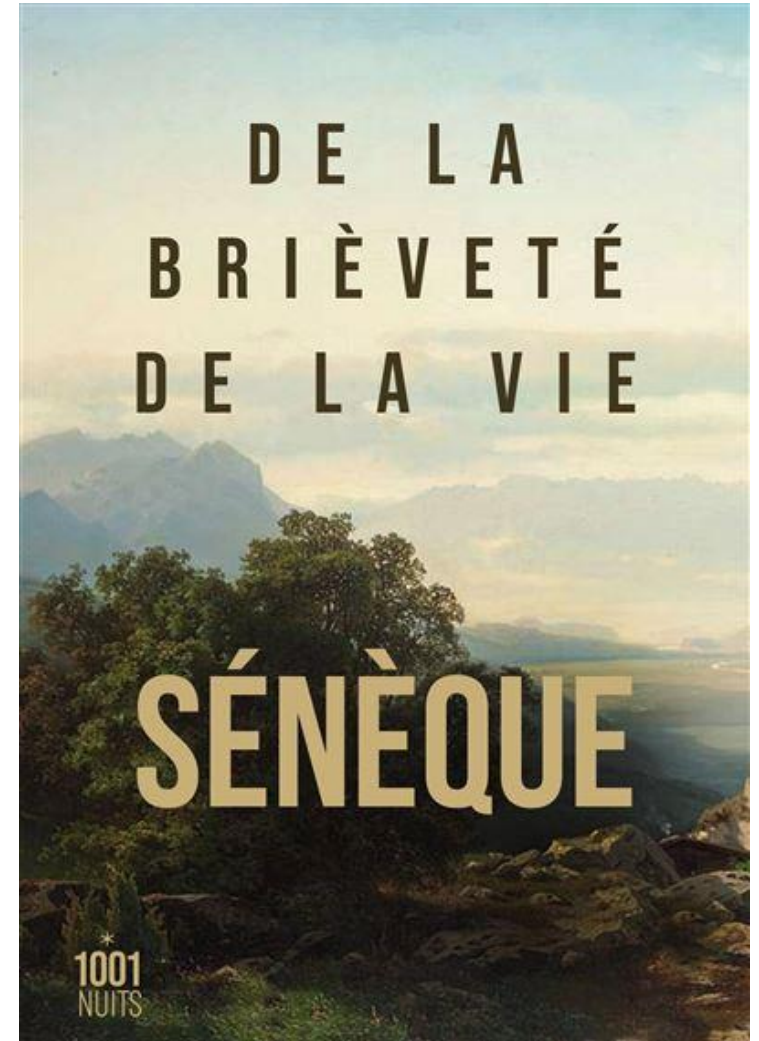
(p.109-110)

## Les entrées dans l'œuvre

### 3- La réflexion autour de la nécessité de s'accorder du temps

Le sujet « En quoi est-il nécessaire de s'accorder du temps pour soi ? » pourrait être traité à la fin de cette étude, en conclusion de l'étude de cette œuvre.

Avant de proposer ce sujet type bac, un corpus de textes complémentaires peut être proposé aux élèves afin d'étayer leur réflexion.





# Corpus pour préparer le sujet de production écrite

Nous n'avons pas véritablement une existence courte, mais nous en gaspillons une part considérable. La vie nous a été donnée assez longue et avec une libéralité propre à l'achèvement des plus grandes choses, pour peu qu'elle soit bien gérée de bout en bout ; en revanche, dès lors qu'elle s'éparpille à travers luxe et inadvertance, dès lors qu'elle n'est dépensée pour aucune œuvre de qualité, finalement acculés par l'ultime et fatal décret, sans avoir réalisé qu'elle s'en allait, nous sentons qu'elle a passé. C'est comme ça : nous ne souffrons pas d'une vie brève en soi mais nous la faisons telle, nous n'en sommes pas déficitaires mais prodigues. Ainsi, d'immenses et royales ressources, échues à un mauvais maître, en un moment sont dissipées, mais si modestes soient-elles, qu'on les confie à un bon gestionnaire, elles s'accroîtront à la longue : de même notre existence, à qui l'administre bien, offre de vastes perspectives.

Sénèque, *De la brièveté de la vie*, Edition 1001 nuits

# Corpus pour préparer le sujet de production écrite

Quelque temps plus tard, réfléchissant intensément dans le bain chaud que je m'étais fait couler, je mesurai avec une certaine amertume la complexité du problème que posait l'exercice de la paresse dans le monde d'aujourd'hui, lequel, on le savait, avait fait sa religion de l'activisme anglo-saxon protestant : la rédemption par le travail ! En effet, j'avais pu constater plus d'une fois combien il était difficile, pour ne pas dire impossible, à mes contemporains de prendre à la lettre de *vraies vacances* : il suffisait, pour s'en persuader, d'observer leur rythme de loisirs frénétiques menés tambour battant dès l'aurore. Ces prétendus loisirs étaient désormais entièrement inféodés au sacro-saint credo du rendement et de la productivité. Plus triste encore : ceux-là mêmes qui tentaient d'échapper à cet activisme des loisirs devaient faire face à une telle force d'entraînement collectif qu'ils ne pouvaient y opposer qu'une sorte d'inertie annihilante privée des saveurs de la paresse hédoniste et gâtée par les âcres relents de la culpabilité.

Denis Grozdanovitch, *L'art difficile de ne presque rien faire*

# Corpus pour préparer le sujet de production écrite

J'ai pris du temps pour mon métier  
J'ai pris du temps pour mes chansons  
Ce qui allait pas j'ai pris du temps pour le changer  
J'ai pris du temps ça prend du temps d'essayer  
C'est tellement rare quand ça marche  
C'est tellement rare que quand ça marche faudra  
Battre le fer tant qu'il est chaud  
le fer tant qu'il est chaud  
Parce que l'enfer c'est pas d'échouer  
C'est de pas tout faire pour essayer

Alors j'ai tout fait tout fait  
Jusqu'à étouffer étouffer  
Ah oui j'ai tout fait tout fait  
Et J'aimerais souffler souffler

J'me souviens de ce rendez-vous pris  
La promesse d'une pause, d'un répit  
Du repos pour mon esprit  
Comme une bulle au milieu du bruit  
Au milieu de la furie  
Mais quelque part un coin de paradis  
M'attendait comme une feuille blanche  
Une feuille blanche

Et là, au milieu du monde, pour que la vie réponde,  
On a pris le temps  
Et là, au milieu du monde, allonger les secondes,  
On a pris le temps

J'ai pris rencard chez le docteur, chez le coiffeur, chez le véto  
Hier j'ai éteint très tard, aujourd'hui je me suis levé tôt

J'ai pris ma douche, j'ai pris la mouche, j'ai pris la route, mes affaires  
J'ai pris le train, le taxi, j'ai trop pris, j'ai pris cher  
J'ai pris mon fils par la main, pour sa fête et son tournoi  
J'ai pris le courage à 2 mains, le mal de tête c'est pour moi  
J'ai pris mes doutes enfouis sous les t-shirts dans ma valise  
J'ai pris l'Tour-Bus dans une ambiance que souvent j'idéalise  
J'ai pris du retard dans ma journée, dans mon planning, dans mon sommeil  
J'ai pris de l'avance sur la fatigue, mais pas vraiment sur le réveil

J'ai pris une allure, une cadence, un rythme entêtant  
Mais c'est vrai, J'ai pas pris le temps depuis longtemps

J'me souviens de ce rendez-vous pris  
La promesse d'une pause, d'un répit  
Du repos pour mon esprit  
Comme une bulle au milieu du bruit  
Au milieu de la furie  
Mais quelque part un coin de paradis  
M'attendait comme une feuille blanche  
une feuille blanche

Et là, au milieu du monde, pour que la vie réponde,  
On a pris le temps  
Et là, au milieu du monde, allonger les secondes,

On a pris le temps

Grand corps malade, Ben Mazué, Gaël Faye, *On a pris le temps*

## Activité complémentaire possible

- Un travail autour des œuvres du [photographe Stefan Draschan et ses séries de photo prises dans des musées.](#)

Activité: Les élèves découvrent le site internet de cet artiste et ces photographies. Ils choisissent une photo qui semble, pour eux, le mieux illustrer le récit de Leïla Slimani.

Quelques exemples:

# Avis personnel sur l'œuvre

+

- ✓ La longueur du texte
- ✓ L'écriture accessible
- ✓ L'itinéraire dans un musée d'art contemporain qui permet un travail intéressant avec les élèves.
- ✓ Le récit autobiographique qui renvoie au programme de 2<sup>nde</sup> et la question de la création littéraire qui renvoie, elle, à celui de 1<sup>ère</sup>

-

- ✓ Le sujet même du livre (la réflexion autour du travail d'écrivain) qui ne parle pas à des adolescents.
- ✓ Certaines réflexions qui sont propres à une adulte qui prend du recul sur sa vie.
- ✓ Le livre foisonne de références littéraires, éloignées de celles de nos élèves.

# Sitographie

- Editions Stock, collection « Ma nuit au musée »: [Ma nuit au musée | Page 1 sur 2 | Stock \(editions-stock.fr\)](#)
- Entretien de Leïla Slimani avec les éditions Stock, à la sortie du livre *Le parfum des fleurs la nuit*:  
<https://www.youtube.com/watch?v=yWuGGwqBQPw>
- Au pays de la nuit avec Leïla Slimani, Les matins de France culture, 29 janvier 2021: [Au pays de la nuit avec Leïla Slimani \(youtube.com\)](#)
- Lien vers l'exposition « Luogo e Segni » au musée de la pointe de la Douane: [Luogo e Segni | Pinault Collection](#)
- Photographies de Stefan Draschan: [Stefan Draschan – info@stefandraschan.com / Stefan Draschan, Mommsengasse 6/73, A-1040 Wien](mailto:info@stefandraschan.com)



### **Licence: CC-BY-NC-SA**

Ce document est publié sous licence Creative Commons. Vous devez citer l'auteur.

Vous n'êtes pas autorisé à faire un usage commercial de cette œuvre, tout ou partie du document la composant. Dans le cas où vous effectuez un remix, que vous transformez, ou créez à partir du document composant l'œuvre originale, vous devez diffuser l'œuvre modifiée dans les mêmes conditions, c'est à dire avec la même licence avec laquelle l'œuvre originale a été diffusée.

### **Publication**

[Site Lettres-histoire – Académie de Versailles](#)

**Auteur: Patricia BERTONECHE**